



Centre Français de Recherche sur le Renseignement

Sous la direction d'**Éric Denécé**

RENSEIGNEMENT ET ESPIONNAGE PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE



Préface du **Préfet Bernard Squarcini**

Ancien directeur de la DST et de la DCRI



INTRODUCTION

1939-1945 : LA NAISSANCE DU RENSEIGNEMENT MODERNE

Éric Denécé

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, le renseignement connaît un développement sans précédent, et ses progrès sont encore plus marqués qu'entre 1914 et 1918¹ et il entre véritablement dans son ère moderne. Ses méthodes se diversifient pour s'adapter au défi d'une guerre totale se déroulant sur tous les continents et les océans, et les services s'étoffent afin de tirer parti des innovations techniques, notamment dans le domaine des interceptions et du déchiffrement. Le renseignement d'origine électromagnétique (SIGINT) connaît en effet un extraordinaire développement au cours du conflit, tant en termes humains que matériels, qui lui confère un rôle de premier plan, lequel ne fera que se renforcer au cours des décennies suivantes. Ainsi de 1939 à 1945, une extraordinaire guerre secrète s'étend au monde entier, de l'Europe à l'Afrique du Nord, du Proche-Orient et à l'Asie orientale.

Au cours du conflit, les services de renseignement remplissent quatre fonctions, que tous les belligérants exploitent, avec des succès divers :

- connaître les intentions de l'ennemi, ses capacités, ses problèmes, son armement, son ordre de bataille et ses plans d'opération ;
- neutraliser les services de renseignement adverses et leurs agents ;
- tromper l'adversaire et fausser son jugement en lui transmettant de fausses informations ;
- soutenir la résistance dans les territoires occupés par l'ennemi afin de désorganiser ses communications, sa production industrielle et d'immobiliser ses forces.

1. Cf. Éric Denécé, « 1914-1918 : La grande mutation du renseignement », in Éric Denécé (dir.) *Renseignement et espionnage pendant la Première Guerre mondiale*, Ellipses, Paris, 2023.

Les protagonistes de la guerre secrète

Jusqu'en 1941, l'Allemagne mène le jeu. Elle dispose en effet de nombreux services disposant de moyens importants. L'*Abwehr* est le principal, reconstitué dès 1920 et chargé du renseignement, du contre-espionnage et de l'action. Vaste et puissante organisation, elle connaît des succès remarquables avant-guerre. Elle est commandée depuis 1935 par l'amiral Canaris, un professionnel. L'*Abwehr* permet à Hitler d'envahir la Pologne en organisant une provocation qui donne à l'Allemagne le prétexte d'intervenir militairement contre son voisin. Avec le service de renseignement de la *Luftwaffe*, elle soutient également les opérations de guerre éclair lancées par l'état-major allemand en lui fournissant des renseignements pour ses offensives terrestres et ses frappes aériennes. Dans les pays occupés, elle s'appuie sur la *Geheime FeldPolizei* et la *Feldgendarmarie* pour lutter contre l'espionnage, les sabotages et traquer les résistants.

À côté des services dépendant des armées, se sont développés des organes créés et dirigés par le Parti nazi. Le *Reichssichereisthauptamt* (RSHA, Office central de la sécurité du Reich), créé en 1938, contrôle plusieurs services spécialisés, dont le *Sicherheitsdienst* (SD), qui assure des missions de renseignement à l'étranger, de contre-espionnage et de lutte contre les opposants au régime nazi. La Gestapo (*Geheime Staatspolizei*, Police secrète d'État) est chargée de missions similaires en Allemagne comme à l'étranger. Principale adversaire des réseaux de résistance, elle est implantée dans les pays occupés par l'Allemagne, et particulièrement active en France, en Belgique et aux Pays-Bas.

Si ces différents services cohabitent initialement sans trop de frictions, la méfiance, les rivalités, voire l'hostilité vont croissant et réduisent significativement l'efficacité de l'action secrète allemande.

Côté britannique, le *Secret Intelligence Service* (SIS ou MI 6) opère dans tous les territoires occupés par l'Axe, où il constitue de très nombreux réseaux d'agents. Il bénéficie d'une forte implantation en France, en Belgique et aux Pays-Bas. Grâce à des liaisons clandestines aériennes et maritimes, il maintient ouvertes des lignes de communication avec les réseaux de renseignement et les mouvements de résistance opérant sur le continent. Pendant toute la durée de la guerre, escadrilles spéciales et flottilles secrètes assurent le débarquement et la récupération d'agents en Europe et en dans les Balkans. Le SIS œuvre également en Extrême-Orient où il participe à la lutte contre le Japon.

En matière de contre-espionnage, dès 1940, le *Security Service* (MI 5), obtient un avantage décisif dans la guerre secrète contre le Reich grâce à l'arrestation de tous les agents allemands infiltrés en Grande-Bretagne avant la guerre. Ce succès, essentiellement dû à l'amateurisme des espions d'outre-Rhin, lui permet de tout savoir de l'organisation, du personnel et des méthodes du service de renseignement allemand. Le MI 5 peut ainsi recevoir les directives transmises par Berlin à ses agents et transmettre en retour de fausses informations à leurs officiers traitants, sans que jamais l'*Abwehr* ne s'en aperçoive. À partir de 1942, grâce au décryptement du chiffre allemand, Londres est en mesure d'interpeller tous les nouveaux agents que l'*Abwehr* essaie d'introduire clandestinement en Angleterre.

Les services britanniques travaillent en étroite liaison avec les organisations de renseignement alliées repliées en Grande-Bretagne : les Tchèques qui manipulent des agents en Allemagne ; les Polonais, qui maintiennent des liaisons radio avec d'importants réseaux dans leur patrie, les Norvégiens, les Néerlandais et bien sûr, les Français. Dès juillet 1941, les Britanniques reçoivent l'appui du service américain de renseignement et d'action, l'*Office of Strategic Services* (OSS). Mais cette jeune agence est très inexpérimentée. Aussi, le MI 6 crée, au Canada, un camp d'instruction pour entraîner ses officiers à la guerre secrète.

Les Américains apprennent vite. Fin 1942, l'OSS ouvre des postes en Afrique du Nord, depuis lesquels il développe des réseaux dans la partie sud de la France. En février 1943, il s'installe à Londres. Berne (Suisse) est l'un de ses postes les plus importants en Europe continentale. Le jeune service américain obtient des résultats remarquables grâce à des agents infiltrés au sein des armées allemandes. Disposant de moyens financiers considérables, l'OSS finance largement la guerre secrète alliée : il fournit du matériel aux services de renseignement polonais, belge et danois basés à Londres. Il collabore activement avec les réfugiés des États baltes (Estonie, Lettonie et Lituanie) absorbés par l'URSS. Sa branche « Action » (OSS/SO) opère également en Chine et aux Philippines.

Un troisième acteur contribue activement à la guerre secrète contre l'ennemi nazi au sein du dispositif allié, *la France*. Malgré la déroute de juin 1940, elle conserve de solides compétences en matière de renseignement grâce à sa connaissance des services allemands acquise depuis le milieu des années 1930. Après l'armistice de juin 1940, le pays est coupé en deux : la zone Nord est occupée par les Allemands ; la zone Sud, dite « libre », dépend du gouvernement de Vichy. Les membres du 2^e Bureau décident de continuer leur lutte clandestine contre les services allemands et italiens qui pullulent en Zone libre. Ainsi, la Section de centralisation des renseignements (SCR, contre-espionnage), sous les ordres du capitaine Paillole, se camoufle sous l'appellation de « Société de Travaux Ruraux », à Marseille. Des postes sont maintenus à Alger, Tunis et Rabat, et des liens sont établis avec les services britanniques et américains.

En Grande-Bretagne, se met également en place un Bureau central de renseignement et d'action (BCRA), organe de la France libre. Créé à Londres en juillet 1940 par le général de Gaulle, il est dirigé par le colonel Passy. Il fournit des renseignements sur l'ennemi au Gouvernement provisoire de la République française – exilé d'abord en Angleterre, puis à Alger (1943) – et collabore avec les Alliés. Il soutient la Résistance en France, afin d'organiser les forces qui, le moment venu, participeront à la bataille pour la Libération.

Les officiers du BCRA sont des néophytes des opérations clandestines. Mais rapidement, grâce à leur détermination et à leurs réseaux, ils recueillent des informations de grande valeur, très appréciées des services alliés. Passy mobilise dans cette action des milliers d'observateurs animés d'un ardent patriotisme. La France dispose en effet de très nombreux citoyens prêts à apporter leur concours à la lutte contre l'occupant. Ainsi, comme le reconnaissent les Britanniques, les services français de Londres ou d'Alger ont transmis aux Alliés 80% des renseignements ayant permis la préparation du débarquement du 6 juin 1944.

Dans la lutte contre l'Allemagne nazie, *les services soviétiques* ne sont pas en reste. Dès l'attaque allemande de juin 1941 contre l'URSS, l'Internationale communiste (Komintern) apporte son aide à Moscou, qui mobilise tous les partis frères européens afin de résister aux nazis et leur demande de désorganiser par tous les moyens possibles leurs productions d'armement et de multiplier les sabotages contre les dépôts de carburant, les infrastructures de communication et les lignes téléphoniques.

Dans cette guerre de l'ombre, les Soviétiques engrangent les succès de leurs opérations de pénétration conduites pendant l'entre-deux-guerres dans les pays européens, notamment en Grande-Bretagne et en France. Ils bénéficient également de l'action de « l'Orchestre rouge », un réseau d'agents constitué de citoyens de la haute société allemande opposés au régime nazi. Ceux-ci contactent spontanément les représentants des services russes à Berlin pour leur transmettre des informations d'une exceptionnelle qualité en raison de leur position sociale. Animé par un jeune officier de renseignement soviétique, Alexandre Korotkov, le réseau entre en action lors de l'invasion allemande de l'URSS, opérant principalement à partir de Bruxelles et de Paris. Mais l'Orchestre rouge est démantelé par la sécurité allemande qui parvient à intercepter ses communications et casser ses codes.

Un autre acteur du renseignement soviétique majeur pendant la guerre est Richard Sorge. Membre du Parti communiste depuis 1919, délégué au congrès du Komintern à Moscou en 1925, il est envoyé en Chine, puis en Allemagne et enfin, en 1933, au Japon, comme correspondant de presse. Devenu membre du Parti nazi pour sa mission, il a d'excellents contacts avec l'ambassade allemande à Tokyo qui lui permettent d'obtenir l'information selon laquelle Hitler va envahir l'URSS en décembre 1941. Il transmet immédiatement le renseignement au Kremlin. Mais Staline ne tient aucun compte de ce renseignement et, jusqu'au premier jour de l'invasion, refuse de croire à une agression de l'Allemagne. En fait, le maître du Kremlin, grand paranoïaque, se méfie de ses propres services et de leurs renseignements qu'il croit être des provocations ennemies. Il faut dire que les organes soviétiques de renseignement ont été totalement désorganisés en raison des purges d'avant-guerre et mettront plusieurs années à s'en remettre.

La guerre des ondes et des codes secrets

Pendant la Seconde Guerre mondiale, le SIGINT – et surtout le COMINT¹ – a été la principale source de renseignement sur les adversaires. La supériorité des services alliés dans la guerre secrète provient en premier lieu de leurs capacités techniques d'interception et de leurs équipes de cryptanalystes. Pendant presque toute la durée des hostilités, Britanniques et Américains déchiffrent et lisent les communications allemandes et japonaises.

1. Interception des communications. Le SIGINT se divise entre COMINT et ELINT (guerre électronique et interception des signaux radar).

Pour protéger leurs messages, les Allemands disposent pourtant de la machine *Enigma*. Son déchiffrement est une extraordinaire aventure. En 1932, des mathématiciens polonais réussissent à comprendre le principe de son encodage. Ils parviennent à reproduire l'une de ces machines, qui est envoyée en France lors de l'invasion de leur pays. Parallèlement, le service de renseignement (SR) français a obtenu d'un de ses agents, l'Allemand Hans Thilo Schmidt, des informations sur la conception et le fonctionnement de la machine. Après l'offensive allemande en France, l'ensemble des données est transmis aux cryptographes britanniques du *Government Code and Cipher School* (GC&CS), qui vont en faire bon usage.

Les interceptions jouent un grand rôle dans la bataille d'Angleterre en permettant d'anticiper les raids de la *Luftwaffe*. De même, le décryptement des messages entre le quartier-général de la marine allemande et ses sous-marins raccourcit de plusieurs mois la bataille de l'Atlantique. Lors de la préparation du débarquement de Normandie, en 1944, l'écoute permanente des communications allemandes permet de suivre les mouvements de *Wehrmacht* et de connaître à chaque instant les plans et les réactions ennemis. Cela rend également possible l'intoxication durable des services du Reich.

Sur le front du Pacifique, les services américains ont également réussi à décrypter les messages codés de Tokyo grâce à la machine *Purple*. Il leur a été possible de « casser » rapidement le cryptage de la nouvelle génération d'appareils de chiffrement japonais. Ces opérations d'écoute ultra-secrètes reçoivent le nom de *Magic* et durent toute la guerre. Elles se révèlent particulièrement fructueuses et sont à l'origine de la victoire de Midway, tournant décisif de la guerre du Pacifique. Elles permettent également aux Alliés de lire les dépêches de l'ambassadeur du Japon en Allemagne, qui rapporte à Tokyo toutes les informations que lui confie Hitler quant à ses plans en Europe.

Les Alliés ne sont pas les seuls à exceller en matière d'interception. La *Kriegsmarine*, la *Luftwaffe* et la *Wehrmacht* possèdent également leurs propres moyens d'écoute et de déchiffrement. Mais ces organisations se complètent autant qu'elles se concurrencent, surveillant souvent les mêmes cibles, ce qui nuit à l'efficacité globale du dispositif. Par ailleurs, afin de lutter contre les émissions clandestines des réseaux d'agents renseignant les Alliés, l'*Abwehr* et le SD disposent chacun de groupes spécialisés dans les interceptions radioélectriques, combinant l'emploi de stations fixes et d'unités mobiles. Berlin dispose également du *Forschungsamt*, un service d'interception performant.

En 1940, les effectifs des services SIGINT allemands sont supérieurs à ceux des Britanniques (30 000 Allemands travaillent dans le renseignement électromagnétique au début de la guerre), mais la situation va rapidement s'inverser. Les moyens du III^e Reich sont surpassés par ceux de ses adversaires. Au cours du conflit, les services SIGINT britanniques et américains voient leurs effectifs augmenter de 3 000 %, pour atteindre 35 000 opérateurs, parmi lesquels, des cryptanalystes et des mathématiciens bien meilleurs que ceux de Berlin et des moyens et capacités de calculs beaucoup plus puissants que ceux dont dispose l'Allemagne. Alors qu'elle avait un niveau très honorable à la fin des années 1930, la France, en raison de sa défaite en 1940, est totalement absente de la révolution qui se produit au cours du conflit en matière de SIGINT.

Pendant que Britanniques, Américains et à un moindre degré Soviétiques progressent et accumulent de l'expérience, elle stagne en ce domaine et devra repartir presque de zéro à la fin de la guerre¹.

Le grand jeu de la tromperie et de l'intoxication

Entre 1933 et 1940, la propagande est employée avec une remarquable habileté par l'Allemagne nazie. Ses éclatants succès obtenus avant le déclenchement de la guerre – réarmement, remilitarisation de la Rhénanie, annexion de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie – sont largement dus à des manœuvres de déception. Cette supériorité s'affirme encore pendant les premières années du conflit : l'*Abwehr* berne le SIS à Venlo (novembre 1939) et intoxique les services de renseignement français et britanniques, qui surestiment le nombre de chars et d'avions ennemis. Mieux encore, en mai 1940, les Allemands réussissent une opération de tromperie magistrale : ils laissent filtrer vers les commandements adverses de nombreux indices faisant croire à l'invasion des Pays-Bas et de la Belgique. Mais Hitler réalise la percée du front français à Sedan grâce une offensive éclair.

À leur tour, durant la guerre, les Alliés mettent sur pied des unités spécialisées dans l'illusion, capables de simuler de faux trafics radio, de faux déploiements de troupes et de matériels afin de donner vie à des armées fantômes et tromper les Allemands. Pour mener à bien ces opérations, ils font notamment appel à des magiciens professionnels² et des décorateurs de cinéma, mobilisés pour la durée de la guerre. Ils expérimentent ces pratiques sur le théâtre égyptien (Force A), contribuant largement aux victoires britanniques contre Rommel.

Puis les Britanniques créent, en 1941 en Europe, la *London Controlling Section* (LCS), organe chargé de coordonner l'intoxication de l'Allemagne. Elle élabore le plan d'intoxication baptisé *Bodyguard*³, ayant pour objectif de persuader Hitler que les forces alliées stationnées en Grande-Bretagne ne disposent ni des effectifs ni des moyens de débarquement suffisants pour un assaut contre le continent européen avant la fin de l'été 1944. Son but consiste donc à dissuader le commandement allemand de renforcer ses défenses en Europe de l'Ouest et lui faire croire à de nouvelles offensives alliées en Méditerranée orientale ou en Norvège. À partir de 1943, la LCS fait appel aux spécialistes de l'illusion de la Force A pour camoufler l'importante concentration de troupes anglo-américaines dans les îles britanniques et tenter de tromper les Allemands sur la date et le lieu du débarquement. Le succès total de ces opérations permet à celui-ci de s'effectuer dans les meilleures conditions.

-
1. John Ferris, *Behind the Enigma. The Authorized History of GCHQ*, Bloomsbury, Londres 2020, p. 231.
 2. Cf. David Fisher, *The War Magician*, Coward, McCann & Geoghegan, New York, 1983 ; et Jean Deuve, *La guerre des magiciens*, Corlet, Condé sur Noireau, 1995.
 3. *Bodyguard* est l'une des composantes d'un plan d'ensemble plus vaste intitulé *Fortitude*.

Bodyguard demeure l'exemple d'une opération d'intoxication magistralement organisée et réussie, au-delà des espoirs de ses concepteurs. Les Alliés espèrent que leur tromperie va continuer de fonctionner pendant une quinzaine de jours après le débarquement ; or son effet s'étend sur six semaines, avant que les Allemands ne réalisent qu'ils ont eu affaire au débarquement principal sur la côte normande.

Mettez le feu à l'Europe !

Une autre nouveauté de la guerre secrète pendant le conflit concerne les opérations de guerre non conventionnelle confiées aux services spéciaux. Les unités clandestines connaissent un développement sans précédent, employant des méthodes directement inspirées du terrorisme ou de la guérilla¹.

En décembre 1939, l'*Abwehr*, crée à Brandebourg-sur-Havel une unité vouée aux opérations clandestines, qui prend le nom de sa ville de garnison. Des Allemands des États baltes, de Roumanie, du Sud-Ouest africain, de Palestine, du Tyrol, d'Australie et d'Irlande, maîtrisant les langues étrangères, sont recrutés pour des missions de sabotage et de diversion. Ils participent à l'invasion du Danemark et de la Norvège en avril 1940, puis à celles de la Belgique et de la France, le mois suivant. Leurs actions sont à l'origine de la psychose de la « cinquième colonne » en France, car les *Brandebourg* opèrent revêtus d'uniformes français. Puis ils participent à l'invasion de l'Union soviétique, en juin 1941 et sont engagés dans les Balkans. Les campagnes contre la Grèce et la Yougoslavie leur offrent de nombreuses occasions d'actions clandestines sous uniforme grec, yougoslave, bulgare ou anglais.

En Roumanie, les *Brandebourg* s'infiltrèrent sous couvert d'équipes sportives et de groupes d'ingénieurs afin de mener un combat clandestin contre les agents anglais qui essaient de saboter les installations pétrolières de Ploesti et la navigation fluviale sur le Danube. Ils parviennent ainsi à garantir la sécurité de cette zone économique particulièrement importante pour le Reich. En 1941 toujours, une nouvelle compagnie, composée d'Allemands provenant de Palestine et parlant l'arabe, est créée en vue d'une intervention en Syrie et en Irak. Une équipe parvient à atteindre la vallée du Nil, tandis qu'une opération plus importante est lancée, sans succès, en juin 1942, en direction du Tchad contre les Français libres du général Leclerc. Le « service Action » de l'*Abwehr* prend de l'ampleur tout au long de la guerre, avant d'être transformé, fin 1944, en une banale formation d'infanterie.

Parallèlement aux unités *Brandebourg*, les SS développent leur propre unité d'opérations clandestines chargée d'opérer sur les arrières ennemis. Dénommée *Friedenthal*, ses hommes sont envoyés en Iran soutenir la rébellion d'une tribu montagnarde, les Kashgais. Leur objectif est d'entraver la liberté d'action des Alliés dans ce pays, car ils utilisent ses champs pétroliers pour leur ravitaillement et y font transiter l'aide militaire américaine destinée à Moscou. Mais l'esprit combatif des

1. Cf. Éric Denécé, *Histoire secrète des forces spéciales de 1939 à nos jours*, Nouveau Monde, Paris, 2007.

tribus montagnardes se révèle médiocre et la plupart des *Friedenthal* sont capturés ou livrés aux Anglais. Leur participation à l'offensive des Ardennes est beaucoup plus réussie. Infiltrés dans les lignes américaines, ils se déguisent en *GI's* et sèment une grande panique en coupant les câbles téléphoniques, en inversant les poteaux indicateurs et en orientant les unités alliées dans de fausses directions.

Côté anglais, dès le début de la guerre, le Premier ministre britannique, Churchill, décide également de lancer des actions de sabotage et de guérilla dans les territoires occupés par l'Allemagne. En juillet 1940, il crée le *Special Operations Executive* (SOE), chargé de « *mettre l'Europe à feu et à sang* ». En plus de constituer des mouvements de résistance en Europe continentale, ce service doit aussi saboter le potentiel industriel et militaire allemand, répandre la propagande et assassiner des dirigeants civils et militaires adverses.

L'OSS américain dispose d'une *Special Operations Branch* à la mission similaire au SOE. Ces deux organisations mettent en place des structures de liaison avec les mouvements de résistance dans les territoires occupés par l'Allemagne. Des équipes spéciales – appelées *Jedburghs* – sont ainsi parachutées en zone occupée afin d'entrer en contact avec les maquis. Les Français participent aux opérations clandestines – en Europe contre les Allemands et en Extrême-Orient contre les Japonais – dans les rangs des services alliés ou d'unités de la France libre.

Mais les activités de subversion du SOE et de l'OSS provoquent un conflit avec le SIS, dont elles perturbent la recherche de renseignements. En effet, sabotages et attentats ont pour conséquence de renforcer la vigilance de l'armée et des services de sécurité allemands, ce qui perturbe considérablement son travail de collecte de ses agents.

Enseignements de six années de guerre du renseignement

De 1939 à 1941, le renseignement de l'Axe est à son apogée. Il surpasse la Grande-Bretagne et la France en 1940 dans tous les domaines, de la collecte à l'évaluation, et la Russie jusqu'en 1942. Les services allemands et italiens font jeu égal avec le renseignement britannique pendant la guerre du désert, en Libye et en Égypte. Les grands succès d'Erwin Rommel et de l'*Afrika Korps* sont en notament dus au COMINT. Le service de renseignement de la *Kriegsmarine* rivalise pour sa part avec le renseignement naval allié jusqu'en 1943, et celui la *Luftwaffe* avec ses adversaires jusqu'en 1944. Mais les services du Reich sont ensuite progressivement, mais irrémédiablement, surpassés par ceux des Alliés¹. Ces derniers ont su additionner leurs compétences et leurs moyens respectifs, alors que les Allemands les ont divisés. Les services du Reich étaient en concurrence non seulement avec l'ennemi, mais aussi entre eux. Ils n'ont pas pu échanger leurs expériences ni su mettre en commun leurs moyens. La coopération des Alliés

1. John Ferris, *op. cit.*, p. 230.